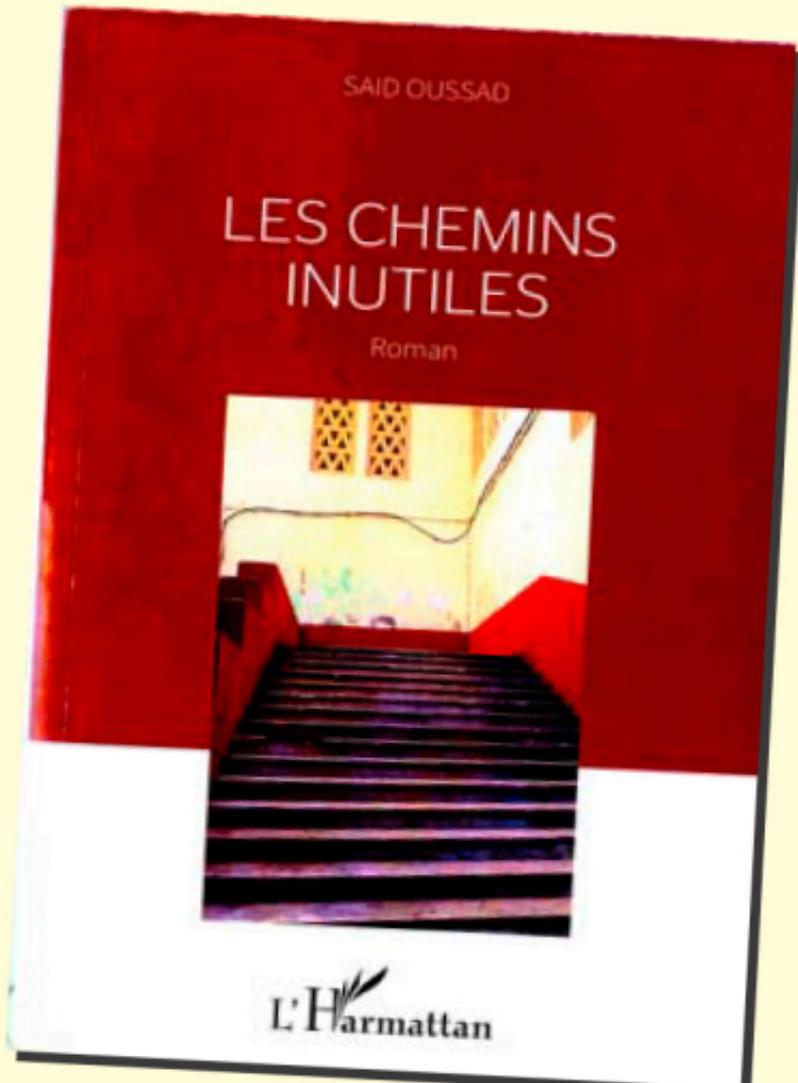


Premier roman de Saïd Oussad «**Les chemins inutiles**», voyage au bout de l'enfer



Par **Baba Fodil**

Premier journaliste à avoir interviewé un chef terroriste, Saïd Oussad nous offre «Les chemins inutiles». Son premier roman, édité chez L'harmattan France.

Ce roman semble venir d'une urgence de l'auteur à raconter des événements, durant les années noires en Algérie (1992-1998) ; son expérience que nul n'aurait pu rapporter s'il ne l'avait pas vécue. Une réalité qu'il n'a pas choisie car contraint de rester au bled, n'ayant «ni l'envie ni les relais pour se casser... comme certains de ces intellectuels opportunistes qui ont surfé sur la vague de l'intégrisme pour prétendre à un statut de réfugiés. Ailleurs, sur une terrasse de café parisien». Et «verbiager» de la décennie noire, éclairés par les «projos» des plateaux de ces télévisions qui nous voulaient beaucoup de bien. Il ne s'installe ni comme spécialiste du terrorisme ni historien. Des faits, défauts par moments, c'est l'histoire d'un journaliste curieux têtu et sans nom : «Je n'ai ni vie familiale ni âme sœur. Un désert de solitude dans lequel je me complais, craignant de m'attacher à un acte de décès pas encore légalisé». «Le boulot. Les morts. La propagande. La misère. Les intouchables. La peur de l'autre, des murs et des consciences. De mourir avant d'avoir vécu. De la politique et de ses dessous sales, des mauvaises nouvelles, de l'amour impossible (...)». Cela ne l'empêche pas d'utiliser ses contacts pour organiser une rencontre avec un émir au fin fond d'une contrée où il ne faisait pas bon s'aventurer.

Avec objectivité et précision, sans effets littéraires, sans artifices, ce journaliste de terrain semble, à travers les 140 pages de son récit, vouloir se rebeller, continuer à vivre et guérir ses blessures. On ne saurait dire avec certitude ce qui relève du réel, de la fiction, tout s'imbrique dans ce roman où Saïd entrelace et tisse ses propres souvenirs de reporter en mission. Mais le reporter demeure un homme, un homme qui écrit. Et dans son écriture, même s'il s'efforce à être factuel et sobre, la littérature reprend ses droits, la «poétisation» et la «fictionnalisation» s'invitent pour rendre l'émotion vécue.

La narration est construite avec tant de naturel que le geste en est virtuose. C'est pourtant bien le matériau vécu d'un journaliste, fait de mille impressions et de sensations, que le temps ne semble pas avoir altérées, qui constitue la part vivante et émouvante de ce roman d'atmosphère noire dont on n'oubliera pas l'élégance... «Les Chemins inutiles», s'apparente à un reportage. Il se lit facilement. Son auteur nous a épargné les fioritures du style et surtout les élucubrations intellectuelles. Ni considérations philosophiques ni analyses géostratégiques.

Un roman à lire, qui se laisse lire, qui se démarque par rapport à tout ce qui a été écrit sur cette décennie toute noire par certains auteurs «domestiqués». Il met dos à dos tout le monde dans cet asile psychiatrique national, où il se retrouve... les fous mécanisés, les mabouls politisés... et les sages fanatisés...

La vente dédicace du premier roman de Saïd Oussad «les chemins inutiles» au niveau de la librairie «Livres, Art et Culture», 22 Rue Moulay Mohamed, à Oran, est prévue aujourd'hui à 16h30 en présence du directeur des éditions L'Harmattan Denis Pryen.